

Rencontres avec Jacques P. Extraits

[...] Nous sommes au restaurant, il fait beau. Notre rencontre tient au plaisir que nous avons l'un et l'autre de nous retrouver pour discuter. Même heure, même lieu. Notre table bien à nous. Et nos petites habitudes, un whisky bien tassé avec des glaçons pour Jacques. Un pastis bien serré pour moi. Buffet d'entrées, plat du jour, buffet de desserts. Une carafe de rosé bien frais. Nous ne sommes pas pressés.

Je l'écoute me raconter sa semaine, les formalités, les déplacements, les salles d'attente. La succession des rendez-vous, les diagnostics sans cesse remis en question par l'inexorable progression du mal. Tout est compliqué. Tout est contraint.

Quand je lui demande s'il a croisé à la clinique Bordeaux Nord des gens avec lesquels discuter, Jacques me dit être concentré sur lui-même et ne laisser place à rien d'autre. Seul son combat importe désormais. Son mental tient le coup, là où son corps commence à montrer des signes de faiblesse. Jacques parvient encore à cantonner la douleur, mais au prix d'une énergie qui le laisse sans force parfois. Il est désormais question de faire des rayons en alternance avec un nouveau protocole de chimiothérapie, et je sens à de menus détails combien cela est difficile quand bien même il ne le dit jamais et fait tout son possible pour ne pas le montrer.

Il me dit : « Je cloisonne, c'est la seule solution » ; « Toute mon énergie est dans ma lutte, mon combat » ; « Pour l'instant, je gère » ; « C'est quitte ou double... tu comprends ? »

J'admire sa force, sa détermination. Jacques a dépassé le nombre maximal de rayons proposé aux patients les plus atteints, ses médecins n'en reviennent pas. Il se sent prêt à aller jusqu'au bout des possibles. Il parle de « combat final » et il croit en ses chances de l'emporter. Sa force est là, dans cette confiance qu'il a en lui et dans cette foi inaltérable en la vie. Il ne lui reste peut-être que quelques mois à vivre et il le sait. Pour lui le temps s'est subitement accéléré, alors il veut pleinement profiter de tout. Il veut « transmettre », quoi au juste ? difficile à dire. Mais cette envie de transmettre est plus forte que tout. C'est cela qu'il veut : être plus fort que tout. Plus fort que la souffrance. Plus fort que l'oubli. Plus fort que la maladie et la mort.

Jacques veut transmettre ce qui fait qu'aujourd'hui, il est debout, et que rien en lui ne trahit la douleur. Transmettre ce qui fait qu'aujourd'hui, il parle et qu'il fait du théâtre, alors même que son cancer l'a privé de cordes vocales. Jacques est un battant, il a le sens de la mise en scène. C'est un acteur aussi, qui sait prendre sur lui et ne donner à voir que ce qu'il entend partager. Il a l'intuition que la narration de ce que fut sa vie peut le maintenir debout. Je ne sais pas trop ce que je vais bien pouvoir faire de ce matériau mais il me semble riche. Il est question de combat, de respect. Il est question de liberté, de tous ces possibles que nous ne voyons pas ou dont nous ne faisons rien - mais pourquoi ? De tous ces choix que nous avons, bien plus qu'il ne nous semble, et de ce libre-arbitre qu'il nous faut exercer quand bien même les actes que nous

posons nous sembleraient inutiles ou dérisoires. Il est question de nos singularités, de la difficulté à les construire, à les revendiquer. Des vertus de l'effort, de l'exigence. De tout ce que nous portons en nous qui ne demande qu'à se révéler. Cela pourrait durer des heures et nous ne voyons jamais le temps passer. Le service est fini, l'équipe commence à préparer les tables pour les repas du soir. Notre serveuse nous sourit, Jacques a l'air chez lui ici. Un long silence s'installe. Et soudain il me dit :

- J'ai toujours dû me battre. A dix-sept ans, je me suis retrouvé sans rien dans un train pour Paris. Je n'avais que mes vêtements sur moi, rien d'autre. Rien à me mettre sous la dent non plus. Je voyageais sans billet. Je restais sur mes gardes, à l'affût du moindre contrôle. Mon premier repas fut un sandwich volé sur un étal Gare d'Austerlitz. J'avais de bonnes jambes et je courais vite. A cet âge-là, rien ne pouvait m'arrêter... J'étais mineur, je me planquais à droite et à gauche. Ma première nuit, sous un pont, je m'en souviens comme si c'était hier. Il y avait deux clochards, avec chacun une couverture et des bouteilles de vin. Quand je me suis approché ils ont sorti un couteau et ils m'ont dit, casse-toi. Ici, c'est chez nous et on ne veut personne d'autre. Je n'ai pas bougé, alors l'un des deux m'a cravaté et m'a mis son couteau sous la gorge, j'ai eu peur bien sûr. Mais je ne l'ai pas montré. J'ai dit, si c'est ça la vie, c'est vraiment dégueulasse. Je ne dormirai pas dehors, et rien ne me fera bouger de là. Je leur ai raconté mon histoire. Ils m'ont laissé une place sous le pont, et j'y suis resté le temps de trouver mieux. Se faire respecter, c'est essentiel dans la vie. Même dans les pires galères, on doit rester un homme [...]

[...] A Paris, Jacques vit de petits boulots. De petites galères. Comme il a une belle gueule et beaucoup d'aplomb, il fait du théâtre. De la figuration, de petits rôles. Des photos de mode de temps en temps. Son avenir, il le rêve au cinéma. Un jour, il frappe à la porte d'un studio. On lui demande ses références. Il n'a jamais fait d'études, en dehors de son CAP de coiffure. Alors il ne dit rien. Mais il aime jouer, et de cela il est sûr. L'hôtesse s'apprête à l'éconduire quand une porte s'ouvre. Un homme raccompagne un acteur avec beaucoup d'égards. Jacques s'avance, se présente. Il n'a pour lui que son envie, sa belle prestance et toute la force de qui n'a rien à perdre. L'homme le fait rentrer dans son bureau. Jacques en ressort avec un contact. Et un rendez-vous pour dans 3 mois.

- Il m'a dit : viens, je ne sais pas encore pour quoi mais nous trouverons bien quelque chose. Nous étions en novembre, le début du tournage était pour février. Le 6 février exactement, je m'en souviens encore. Je n'y suis pas allé.

Car entre temps il fallait bien vivre. Jacques a saisi au vol des opportunités. Et il a oublié.

- Aujourd'hui encore, il m'arrive de me demander ce qu'aurait été ma vie si je m'étais présenté au tournage. L'homme, c'était Michel Seydoux. Dans le couloir, il y avait des photos de Depardieu, Huster, Dewaere. C'était un grand producteur et je ne le savais pas. Mon histoire l'avait touché. Je ne suis pas sûr qu'il existe encore des gens comme ça aujourd'hui... [...]